

Brèves littéraires

Brèves

Le jasmin

Normand Gagnon

Volume 10, numéro 3, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, N. (1995). Le jasmin. *Brèves littéraires*, 10(3), 20–39.

NORMAND GAGNON

Le jasmin

«Dans les croyances relevant de l'hindouisme et du bouddhisme tantrique, on donnait une importance particulière à la dualité des sexes. L'une des doctrines cardinales était la dévotion au principe spirituel-sexuel : l'union des contraires. Dhyana, ou la méditation en tant que pensée abstraite, était regardé en tant que principe mâle, qui demeure inerte jusqu'à ce qu'il soit activé par une énergie cosmique femelle (Shakti, ou Prajna).»

(Madanjeet Singh, L'Art de L'Himalaya, revue *Le Courier* de l'Unesco, février 1969)

Ram balayait le vaste plancher de la salle de méditation avec une énergie nerveuse, stimulé par la nouvelle responsabilité que l'on venait de lui confier; il avait été désigné pour se rendre du monastère perché dans les hauteurs jusqu'au marché du village dans la vallée. Qu'on lui fasse ainsi confiance témoignait à ses yeux du grand pas qu'il avait récemment franchi en étant reçu moine, un statut dont il n'était pas peu fier. Il se pardonna sa fébrilité peu digne de son rang en songeant au fait qu'il était rarement sorti de l'enceinte du monastère depuis le début de son noviciat; il respira à fond jusqu'à ce que son calme et le détachement si durement acquis reprennent le dessus.

Il passa en revue ce qui restait à faire avant le départ : vérifier si la mule qu'il amenait avait été bien nourrie et brossée en prévision du long trajet; compter les œufs qu'il devait échanger au village contre du riz et les faire charger par le novice qui l'accompagnerait. «J'espère bien qu'il est réveillé, celui-là», se dit-il. Il décida de passer par la cellule de Lap en premier lieu.

Lap s'affairait à ajuster tant bien que mal une paire de sandales quand Ram se présenta à sa porte. Une lanière de ses propres sandales avait lâché plusieurs jours auparavant; depuis, il se promenait pieds nus, sans se préoccuper de la faire réparer. Il avait dû rendre visite à trois novices voisins, ce matin, avant d'en trouver un qui accepte de lui prêter les siennes, contre services futurs.

Ram le toisa du regard :

— Même si tu es mon ami, Lap, je ne tolérerai pas d'écarts de conduite. J'espère que tu seras à la hauteur de la tâche.

Celui-ci, pour toute réponse, lui tapa dans le dos en passant la porte. Les deux étaient du même âge mais, à cause de ses nombreuses mésaventures, Lap tardait à accéder au rang de son meilleur ami. Il avait d'ailleurs été le premier surpris d'être nommé pour suivre Ram, et soupçonnait que c'était peut-être là une façon indirecte de lui indiquer qu'il avait une décision pressante à prendre sur son choix de vocation.

Après peu de temps sur l'étroit sentier, les deux jeunes hommes se rendirent compte que la vie monastique les avait mal préparés à une marche si rude. Ram sentait raidir ses mollets, tandis que Lap imaginait la taille des ampoules qui bourgeonnaient dans les sandales mal assorties à ses pieds. Seule la mule semblait avancer sans douleur; c'était cependant elle qui se chargeait de marquer des haltes sans les consulter, et ce, parfois à quelques minutes d'intervalle. Ils trouvèrent une méthode efficace mais inélégante pour la remettre au travail : tandis que l'un la cajolait par devant, en tirant sur la bride, l'autre poussait sur sa grosse croupe par derrière.

Un pont de bois suspendu au-dessus d'un torrent rocailleux annonça enfin le village. Ils le traversèrent avec soulagement, les sabots de la mule résonnant sur les planches grossières. Le marché du village était petit mais bruyant et agité, un lieu étourdissant pour les deux habitués des montagnes tranquilles. Ils se firent indiquer l'échoppe du marchand qui devait prendre livraison de leurs œufs. Le boutiquier leur parut honnête : il ne put tout prendre, expliquant qu'il en avait déjà trop acheté de ses autres clients, mais leur remit néanmoins la quantité de riz prévue.

Lap, voyant l'indécision sur le visage de Ram devant les œufs en surplus, s'en chargea aussitôt : il s'en remplit les poches et s'éloigna en lui faisant un clin d'œil, avant même que Ram puisse intervenir. Ce dernier, désœuvré, se rendit à la fontaine aux abords du marché afin d'abreuver la mule et se reposer.

Bien installé sous un arbre, il grignotait du pain et du fromage de chèvre qu'ils avaient apportés, tout en observant le marché mouvementé. Le brouhaha et les cris stridents qui l'avaient intimidé au départ lui rappelaient maintenant le caquetage du poulailler du monastère, un brassage de becs et de plumes sans grande conséquence.

Il détourna son attention vers la fontaine à sa droite, où quelques jeunes filles remplissaient des jarres en grès; sa curiosité était d'autant plus vive qu'il ne côtoyait que des garçons et des hommes

dans sa vie quotidienne. Il nota avec admiration les couleurs vives de leurs vêtements, leurs longues chevelures et leurs nombreux bracelets. L'une d'entre elles attira particulièrement son attention. Elle était plus grande que les autres, et ses mouvements lui semblaient des plus nobles et gracieux. Il entendit son rire ressortir parmi ceux des autres, un rire comme le tintement d'une cloche claire. La fille se tourna pour partir, la jarre sur l'épaule, et leurs regards se croisèrent. Elle le salua de la tête en souriant, avant de s'éloigner. Ram se sentit rougir. Il se leva, soudainement empressé de repartir.

Ne voyant pas Lap, il traversa le marché en le cherchant de tous côtés, la mule à sa suite. Soudain, il entendit une voix familière derrière lui. Son compagnon était là, tout près, un bras posé nonchalamment sur le dos de l'animal. Il parlait fort et puait l'alcool.

— Tu n'allais pas m'abandonner ici, j'espère ? Le seul qui voulait de nos œufs était l'aubergiste ; il ne m'offrait que quelques verres de vin que j'ai dû enfiler sur place. Alors, ta part, elle est là, indiquait-il, en pointant un doigt vers son gosier.

— Quelle idée ! Penses-tu que j'en aurais voulu, de ton infect breuvage ? Si jamais tu refais une ânerie pareille, tu pourras dire adieu au village. Maintenant, suis-moi si tu le peux.

Lap éprouvait en effet de grandes difficultés à faire avancer ses pieds dans la direction voulue. Ram dut l'agripper par le collet pour lui faire traverser le pont sans embûches. Ses pas trico-taient d'une façon alarmante, de plus en plus près du bord escarpé du sentier, à mesure que celui-ci rétrécissait. Ram, à bout de nerfs, se résigna enfin à le hisser sur le dos de la mule qui accepta avec une surprenante docilité cette charge qui marmonnait et geignait avant de sombrer dans l'inconscience.

Juste avant le dernier tournant qui débouchait sur le monastère, Ram le réveilla en lui tapotant les joues et le fit descendre. Lap vomit copieusement, puis, après quelques minutes de repos, suivit d'un pas presque normal jusqu'à l'étable, où Ram lui fit promettre de ne pas prendre de repos avant d'avoir soigné la mule qui l'avait si généreusement transporté.

La nuit venue, Ram, étendu dans sa cellule, fit le bilan de la journée. Les choses s'étaient assez bien passées, mis à part le comportement stupide de Lap. Il n'en faudrait pas plus pour ternir la réputation du monastère et amener l'expulsion de Lap si une vulgaire ivrognerie de la sorte devait se reproduire. Il imagina avec tristesse Lap quitter les lieux en disgrâce, son maigre baluchon sur l'épaule... «Mais c'est aussi bien s'il n'est pas ici à sa place», pensa-t-il en soupirant, tout de même déterminé à faire des efforts pour ramener Lap sur le droit chemin.

Il se laissait aller vers le sommeil quand l'image de la fille le retint, comme une rose qui se serait accrochée à sa manche. Il revoyait ses grands yeux sombres posés sur lui et l'éclat vif de son sourire. Il secoua ce souvenir hors de son esprit en se convaincant qu'elle n'avait fait que saluer gentiment et avec tout le respect voulu le moine qu'elle voyait devant elle, puis il put s'endormir.

Le voyage suivant leur parut plus facile; leurs jambes prenaient de la force et Lap était désormais mieux chaussé. Tandis que la charge fragile de la mule balançait doucement et qu'une brise chaude montait de la vallée, Ram prit la parole :

— Tu sais, Lap, ces villageois vivent dans l'illusion. Ils prêtent grande importance à la vente d'une poule, ou à un jeu de dés, ou à une pluie qui est trop drue ou trop peu abondante. Nous avons appris, toi et moi, que ce ne sont là que des détails infimes d'une bien plus grande réalité, et c'est ce que notre comportement devrait démontrer.

— Oui, c'est bien notre rôle, de la hauteur de notre infinie sagesse, dit Lap avec sarcasme, piquant Ram au vif.

— Qu'essaies-tu de dire, au juste ?

— Seulement que l'humble berger qui veille à ses moutons peut autant que toi ou moi devenir un sage, et que la femme que l'on tient par la taille est une source de joie bien réelle.

Il avait parlé avec tant de force et de conviction que Ram demeura sans réplique.

Ram avait averti Lap de ne pas le quitter d'une semelle et, à sa grande satisfaction, ce dernier obtempéra. Par ailleurs, le marchand prit tous leurs œufs, ce qui ne laissait rien qui puisse être gaspillé. Ils se rendirent ensemble à la fontaine; encore une fois, des filles s'y trouvaient. Ram s'assit et fit mine de regarder quelque chose de très intéressant dans la direction opposée; Lap, quant à lui, les dévisageait sans gêne. Ram avait l'impression que le côté de son corps exposé au regard des filles était brûlant. Enfin, il ne put s'empêcher de chuchoter à Lap, sans se retourner :

— La grande est-elle toujours là ?

— Quoi ?

— Y en a-t-il une qui est plus grande que les autres ?

— Oui; d'ailleurs, c'est une des plus jolies.

Il se tourna vers Lap et lui donna un coup dans les côtes.

— Alors, ce genre d'illusion t'intéresse ?

— Ce n'est que de la curiosité... je me contenterais de savoir son nom.

— Rien de plus simple; je m'en occupe.

Ram eut beau l'exhorter d'une voix étouffée de n'en rien faire, Lap, déjà sur ses pieds, se dirigeait vers la fontaine. Ram, ne tenant plus en place, se rua vers les étals du marché, où il examina des marchandises de toutes sortes, qui ne retinrent son attention qu'à moitié.

Après un temps qui lui parut interminable, Lap le rejoignit avec la mule. Ils sortirent du village sans parler. Lap fit languir Ram jusqu'au pont, où ils s'arrêtèrent au-dessus de l'eau scintillante.

— La grande fleur qui t'est tombée dans l'œil se nomme Jasmine.

L'enivrant parfum du nom s'insinua en Ram comme une volute de fumée. Lap le fit sortir brusquement de son enchantement :

— Voilà justement ta bien-aimée qui passe !

Effectivement, une demi-douzaine de filles marchaient en file, longeant la rivière, un panier rempli de vêtements sur la tête. Celle qui menait le groupe était Jasmine.

— N'aimerais-tu pas qu'elle aille laver tes propres vêtements, Ram ? lui lança Lap, en même temps qu'une nouvelle bourrade.

Ram revint à lui et fusilla Lap du regard.

— Je veux surtout que l'on oublie tout cela. Maintenant que ma curiosité est satisfaite, j'ai bien mieux à faire que de me pâmer pour une fille.

Ram fit en effet tout ce qu'il avait à faire, mais se pâma néanmoins. Il faisait toutes ses tâches quotidiennes accompagné d'un nom qui résonnait en lui. Il méditait trois fois par jour comme à l'habitude, mais le visage de Jasmine s'interposait sans arrêt, provoquant en lui des émotions qui embrouillaient sa sérénité contemplative. À son grand soulagement, le Maître du monastère, présent à la dernière séance de méditation de chaque journée, et habituellement d'une perspicacité déconcertante, ne semblait rien remarquer.

Les moines avaient l'habitude, après le repas du soir, de s'accorder un temps de détente; certains jouaient au ballon, tandis que d'autres déambulaient dans les allées du jardin par petits groupes

en échangeant réflexions et taquineries. Ram n'était pas d'humeur à jouer, et il ne voulait d'aucune façon partager les pensées qui l'obsédaient, même avec son ami Lap, alors il cherchait à s'isoler. Il s'asseyait seul sur un banc situé à l'extrémité du jardin, sous un énorme bosquet de jasmin — pour être à l'ombre, disait-il aux autres. Là, il pouvait en toute quiétude, et en respirant la puissante odeur des fleurs jaunes qu'il associait à Jasmine, se laisser envahir par son cœur en émoi, qui ne semblait battre que pour elle. Malgré l'enseignement qu'il avait reçu de n'idolâtrer aucun Dieu à visage humain, il la voyait telle une reine ou même une déesse, tant son amour l'élevait sur un piédestal. La force de ses sentiments rompait tous les barages; il se sentait exalté en tant qu'amoureux et en même temps déchu en tant que moine. Ainsi vécut-il sa semaine, à la fois comblé et misérable.

Quand Ram et Lap entreprirent leur prochaine descente vers le marché, Ram, agité par la possibilité d'une nouvelle rencontre avec celle qui faisait d'avance trembler ses jambes, était sur le point de s'ouvrir à Lap quand celui-ci parla le premier :

— Je ne suis plus certain d'avoir l'étoffe d'un moine, mon ami. J'en ai assez de la quête d'une perfection que je n'atteindrai jamais.

— Tu sais bien que ce n'est pas la perfection qui est requise, mais un intense désir de s'approcher de l'Absolu.

— Ce que je ressens le plus intensément ces jours-ci, c'est le goût de me mêler au peuple, de voyager et de toucher à toutes les merveilles du monde avant de m'y tailler une place.

— Alors, toutes ces années passées au monastère n'auront servi à rien ?

— Je suis peut-être de ceux qui n'apprennent ce qu'ils sont qu'à partir de ce qu'ils ne sont pas. Il se pourrait que mon rôle soit simplement d'être un homme du monde, qui porte en lui quelques gouttes de sagesse puisées en haute montagne dans sa jeunesse. Et rien ne m'empêchera de revenir m'abreuver à l'occasion auprès de mon ami Ram qui aura veillé à entretenir la pureté de la grande Source !

Lap passa affectueusement son bras autour de l'épaule de son ami. Ram se tut, n'osant admettre devant Lap qu'il n'était pas le seul à douter de sa mission.

Le marché était plus animé qu'à l'habitude ce jour-là. Au centre de la place, des amuseurs s'étaient installés, entourés de rangées de curieux. Ram et Lap laissèrent la mule chez le marchand de

riz, puis, heureux de laisser de côté leurs soucis pendant quelques moments magiques, se mêlèrent avec bonheur à la foule qui applaudissait un jongleur, un cracheur de feu et un dompteur; ce dernier tenait en laisse un énorme tigre qui faisait reculer les badauds à chacun de ses formidables rugissements.

Quand les trois complices eurent salué à la ronde en guise de tombée de rideau, s'attirant une pluie de pièces de monnaie avant que les rangs serrés de la foule ne se dispersent, Ram et Lap se rendirent à regret chez le marchand pour reprendre possession de leur chargement de riz et entreprendre le long chemin du retour. Ils s'arrêtèrent près du pont pour manger, puisque le spectacle leur avait fait oublier ce besoin. Ils réalisèrent aussi qu'ils avaient négligé de faire boire la mule, alors ils suivirent à cette fin le même sentier qu'ils avaient déjà vu emprunter par les filles. La trace d'herbe foulée longeait le bord abrupt de la rivière sur une courte distance avant de serpenter vers le bas, là où la pente se faisait plus douce.

À mesure qu'ils approchaient du lit du torrent, des murmures de voix et des appels aigus montaient jusqu'à eux. Lap posa un doigt sur ses lèvres et attacha la mule à un buisson. Ils s'avancèrent encore un peu avant de se dissimuler derrière quelques arbrisseaux qui permettaient d'observer la scène à fleur d'eau, sans être vus.

Ils reconnurent les filles du village qui frottaient des vêtements sur des roches plates. La rivière était moins turbulente en cet endroit, car en amont une saillie rocailleuse repoussait le brusque courant vers l'autre rive en même temps qu'elle aménageait dans le creux de son épaule rugueuse une surface calme et accueillante.

C'était un lieu tout désigné pour la baignade; l'une des filles était d'ailleurs déjà dans l'eau, enjoignant les autres de l'y rejoindre. Jasmine plaça un dernier morceau dans son panier, puis, s'approchant de la rive et de son écran de feuillage, se déshabilla. Ram aurait voulu fuir mais, hypnotisé, demeura figé sur place. C'est ainsi que Jasmine lui révéla, à son insu, ses charmes intimes. Sa chevelure, nouée en longue torsade, lui serpentait dans le dos, presque jusqu'au creux des reins, des reins si près des siens qu'il y distinguait un léger duvet doré. Elle avança vers l'eau. Ses pieds délicats effleurèrent l'onde avant de s'y enfoncer.

Quand les autres filles s'approchèrent en groupe avec des cris et des appels enjoués, le charme fut rompu, la crainte d'être découverts l'emporta, et ils s'éloignèrent en hâte.

La mule dut donc se passer d'eau. Ram, pour sa part, aurait aimé que Lap se passe de paroles, car tout en lui le poussait à fuir en vitesse, tendu,

comme s'il eût été le pire des bandits. Mais il avait beau presser le pas, même essoufflé, Lap réussissait à s'extasier :

— Qu'elles étaient belles, qu'elles étaient belles ! J'aurais voulu les admirer pendant une éternité !

Ram ne dit rien, ce qui n'empêcha nullement Lap de poursuivre :

— D'avoir l'une d'elles dans son lit, ah, en imagines-tu le bonheur ? Mais comment choisir ? Je les aurais toutes prises ! Et toi, Ram, est-ce que Jasmine est toujours ta préférée ?

— Je ne veux pas en parler. J'ai trop honte.

— Mais pourquoi ? Nous n'avons fait que découvrir et apprécier la beauté de ces sublimes nénuphars; quel mal y a-t-il à cela ?

— Le mal est le suivant : si je n'arrive pas à me sortir Jasmine de la tête et du cœur au plus vite, ce sera moi au lieu de toi qui devrai songer à quitter le monastère pour toujours !

Lap, surpris d'entendre autant de désarroi dans la voix de son ami, tenta de le rassurer :

— Nous sommes des hommes comme les autres; il est normal que tu sois bouleversé après avoir vu de si près ces merveilleuses créatures.

— Si je ne suis qu'un homme parmi les autres, autant l'admettre et renoncer à l'idée de consacrer ma vie à une mission spirituelle !

— Ne te précipite pas, Ram; laisse un peu le temps agir.

Ils poursuivirent en silence, chacun se demandant si cette remontée vers leur haut perchoir ne serait pas la dernière.

Le corps dénudé de Jasmine prit le contrôle entier de la conscience de Ram. De jour, il revoyait la courbe d'une épaule ou les douces rondeurs d'un sein; de nuit, il s'imaginait avec elle; tantôt ils échangeaient des caresses empreintes d'une infinie délicatesse, tantôt ils étaient soudés ensemble dans un échange fiévreux et animal. Ils étaient réunis jusqu'au plus profond de ses rêves; il se réveillait trempé de la sueur de l'amour.

Il prit alors la déchirante décision de rencontrer le Maître afin de lui annoncer son départ du monastère et sollicita un entretien privé avec ce dernier. On lui demanda de se présenter au Maître peu avant l'aube le lendemain.

La chambre du Maître, quoique plus grande que les autres, était tout aussi dépouillée, mis à part une table ronde placée près de sa fenêtre et éclairée d'une chandelle. Le Maître y remplissait deux tasses de thé. Il fit signe à Ram de s'asseoir.

Ce petit homme sans âge, au visage et au crâne lisses et d'un brun de cuir lustré, aux gestes liquides et précis, était devenu le second père de Ram. Il parlait peu, mais ses quelques mots choisis ou sa main sur l'épaule étaient venus maintes fois le diriger et le rassurer aux moments difficiles de son noviciat. Ram réalisa, en ce jour où il risquait de le perdre, combien il aimait celui qu'il côtoyait depuis plus longtemps que son vrai père. Des larmes lui montèrent aux yeux. Il les dissimula dans la vapeur de sa tasse de thé, qu'il tint près de ses lèvres jusqu'à ce que les mots lui viennent.

— Maître, je ne suis plus digne de vivre ici, car mon esprit s'est égaré. J'ai vu une fille au village, et depuis... je ne pense qu'à elle. J'ai été trop lâche pour le dire avant aujourd'hui, mais je n'en pouvais plus de continuer ainsi. Vous avez été bon avec moi... alors je vous dois au moins l'honnêteté... avant de vous quitter...

Le barrage qui retenait son chagrin céda, et il pleura longuement, le visage caché dans ses mains. Quand il se sentit soulagé, il essuya ses yeux avec sa manche, puis regarda le Maître, qui n'avait toujours pas réagi. Le Maître le regardait avec des yeux où luisait la tendresse. Il dit enfin :

— La fusion des amants allume une chandelle. Si tu demeures ici, c'est que tu souhaites plonger dans le grand Brasier.

Le Maître se détourna de la table et se plaça en position de méditation face à la fenêtre. Ram se retrouva seul devant les tasses vides et la flamme qui pâlisait, car l'immense disque rouge du soleil achevait de se hisser au-dessus des plus lointaines montagnes.

Ram s'acquitta de ses tâches de la journée en réfléchissant à sa rencontre avec le Maître. «Il ne m'a pas dit de partir», songea-t-il, «mais il ne m'a pas dit de rester.» Il comprit alors que le Maître n'allait pas user de son pouvoir de décision; il se sentit déçu et flatté à la fois, déçu que le Maître n'ait pas tranché et flatté qu'il lui fasse confiance. Ram saurait lui-même faire le meilleur choix.

Que penser de la chandelle et du Brasier dont il avait fait mention ? D'abord, le fait qu'il s'agisse de deux degrés du même élément, le feu, indiquait que le Maître ne répudiait pas l'amour humain. Ram songea ensuite au Brasier qui devait représenter le feu de l'illumination et réalisa qu'en atteignant son nouvel état de moine, son orgueil lui avait fait croire qu'il atteindrait l'ultime palier de la sagesse. Il sut que son changement d'habit

n'était en fait qu'un signe, un panneau routier indiquant d'autres limites qu'il était encore loin d'avoir franchies.

La nuit venue, l'image de Jasmine le rejoignit à nouveau dans son lit. Cherchant à la dissiper, il se rhabilla et sortit marcher. Ses pas se dirigèrent vers le banc sous le bosquet de jasmins. Le parfum des fleurs s'y faisait beaucoup plus discret que le jour, mais s'insinua tout aussi délicieusement en lui. Il revit à nouveau l'être exquis qu'il avait été si près de toucher, et une bouffée de passion l'embrasa. Torturé par l'emprise des sensations qu'il avait tenté de fuir, il leva les yeux vers la lune qui était pleine et orangée. Une pulsion profonde altéra sa vision, et la lune se transforma en une immense fleur aux pétales offerts tels un sexe de femme. Son être entier s'y engouffra dans un formidable frisson de lumière.

Lap quitta le monastère et, après avoir beaucoup voyagé, devint un prospère marchand. Il conserva intacte au cours des années son amitié avec Ram.

Ram demeura sur la montagne, pour un jour succéder au Maître.

Le nouveau Maître s'assurait que la salle de méditation soit toujours ornée de fleurs de jasmin.



Robert CADOT
La porte d'entrée (1995)
huile sur toiles marouflées et bois (1,73 m x 1,17 m)